

Arthur Pougin

*Figures
d'opéra-comique*

préface de Patrick TAÏEB

*Cet ouvrage est publié avec le soutien
de la Région Rhône-Alpes*

SYMÉTRIE

Publié en collaboration avec



**PALAZZETTO
BRU ZANE**
CENTRE
DE MUSIQUE
ROMANTIQUE
FRANÇAISE

Symétrie

30 rue Jean-Baptiste Say
69001 Lyon, France
contact@symetrie.com
www.symetrie.com

ISBN 978-2-914373-87-6

dépôt légal : juin 2012

© Symétrie, 2012

Crédits

conception et réalisation : Symétrie

impression et façonnage :

Présence Graphique, 2 rue de la Pinsonnière, 37260 Monts
numéro d'imprimeur 061242156

Préface

LES FIGURES D'OPÉRA-COMIQUE D'ARTHUR POUGIN (1834-1921) ont d'abord été publiées sous la forme de feuilletons dans *Le Ménestrel* (entre 1868 et 1874) avant d'être complétées en 1875 et réunies sous la forme que nous adoptons ici d'un ouvrage en trois parties : « M^{me} Dugazon », « Elleviou », « Une dynastie de chanteurs – La tribu des Gavaudan ». Les trois feuilletons représentaient alors une trentaine d'articles dont l'éparpillement n'a sans doute pas permis aux abonnés de saisir leur unité. Ce qui nous apparaît désormais comme un ensemble cohérent de trois portraits d'artistes – ou de familles d'artistes – liés entre eux et enchaînés dans l'ordre chronologique, de 1770 à 1820 environ, a d'abord existé en trois ensembles séparés, eux-mêmes morcelés et destinés à tenir le lecteur en haleine de semaine en semaine. Ils n'étaient que le complément érudit d'un hebdomadaire mêlant des anecdotes sur les artistes à des nouvelles diverses ainsi que des comptes rendus de représentations à des informations officielles (remises de prix, résultats de concours, décisions politiques concernant les théâtres et les musiciens). Leur fonction était de plaire à un lectorat mélomane qui pratiquait la musique, se rendait au concert – dont certains étaient organisés par l'éditeur Heugel, propriétaire du journal – et à l'opéra. Cela explique le ton de la chronique, parfois nostalgique et versant volontiers dans l'anecdote et le portrait intime.

M^{me} Dugazon

C'ÉTAIT UN AIMABLE THÉÂTRE que ce théâtre de la Comédie-Italienne, berceau de notre opéra-comique, qui a laissé des annales si riches, si fécondes ; et que pourtant si peu connaissent aujourd'hui, ce théâtre si cher à nos pères, véritable favori de la population parisienne, et dont on pourrait presque dire que l'existence, si brillante et si prolongée, comptait ses journées par ses succès. Mobile dans ses procédés, forcément capricieux dans son mode d'exploitation, par suite des obstacles que lui suscitaient à chaque instant ses deux suzerains, la Comédie-Française et l'Opéra, qui le traitaient en vassal et en serf, sa plus grande gloire, son plus grand éclat datent de la seconde moitié du dix-huitième siècle, époque où il trouva sa véritable voie, où il se donna tout entier à une forme théâtrale nouvelle, qui devait en faire un type et constituer son originalité. C'est alors qu'ayant abandonné successivement la comédie italienne et la comédie française, le vaudeville et la parodie, il se voua presque exclusivement à la « comédie à ariettes » et devint, tout en conservant son titre, qui n'était plus qu'un non-sens, la seconde scène lyrique de Paris, créant et formant un genre nouveau inconnu partout ailleurs, genre qualifié bientôt de national, et que le temps, en l'agrandissant, devait se charger d'enraciner dans nos mœurs.

Ce fut une époque de véritable splendeur pour ce lieu charmant, rendez-vous quotidien de tout ce que Paris possédait

II

C'EST À CETTE ANNÉE 1776 qu'il faut placer le mariage – regrettable à tous égards – de M^{lle} Rose Lefèvre avec un artiste dont le talent était aussi fort remarquable, Dugazon, qui jouait alors les valets à la Comédie-Française. Fils lui-même d'un acteur distingué qui avait appartenu à ce théâtre, Dugazon avait débuté le 29 avril 1771 par les rôles de Crispin dans *le Légataire universel*, et de lord Houzey dans *le Français à Londres*. Reçu pour doubler Prévile, Auger et Feulie, il s'était bientôt fait remarquer, avait obtenu des succès rapides, et dès l'année suivante était devenu sociétaire¹. Il connut M^{lle} Rose Lefèvre, qui était moins âgée que lui de douze ans environ, s'en éprit, et l'épousa. Mais cette union, loin d'être heureuse, donna naissance à des incidents qui dégénérèrent promptement en scandales. Quelles furent les premières causes de cette mésintelligence ? Faut-il l'attribuer à la légèreté de la femme, ou aux écarts de caractère du mari ? Peut-être les torts furent-ils partagés. Toujours est-il qu'au bout de peu d'années les deux époux se séparèrent, et qu'à l'époque de la Révolution, lorsque la loi leur en donna la faculté, ils firent prononcer leur divorce².

Le mariage de M^{me} Dugazon fut fâcheux pour elle, et j'ai regret à dire que c'est presque à partir de ce moment qu'elle fit parler d'elle un peu plus qu'il n'eût fallu, et tout à fait en dehors de sa profession. La légèreté de sa conduite lui fit une

1. Il s'appelait Jean-Baptiste-Henri Gourgand-Dugazon. Son père avait débuté à la Comédie-Française en 1739, en jouant Hector du *Joueur*, et Sganarelle du *Médecin malgré lui*. Le talent dramatique était d'ailleurs un don dans cette famille, car les deux filles de ce dernier, M^{lle} Dugazon et M^{me} Vestris, appartinrent aussi à la Comédie-Française, où elles précédèrent leur frère de quelques années et où elles se firent une grande réputation, la première dans l'emploi des soubrettes, la seconde dans celui des premiers rôles tragiques.

2. M^{me} Dugazon continua, après son divorce, de porter le nom de son mari, sous lequel elle était connue au théâtre. Quant à lui, quoique d'un âge assez avancé déjà, il épousa en secondes noces une jeune personne étrangère à sa profession, M^{lle} Aubert, qu'il laissa veuve au bout de quelques années, avec deux enfants en bas âge. Il mourut fou au village de Sandillon, près d'Orléans, le 11 octobre 1809.

Elleviou

I

LA DYNASTIE DE TÉNORS dont les membres se sont succédé à la Comédie-Italienne et à l'Opéra-Comique, depuis un siècle, comprend les noms de Caillot, Clairval, Michu, Elleviou, Gavaudan, Ponchard, Chollet et Roger. (Je m'arrête à dessein à ce dernier, bien qu'il ait, depuis longtemps déjà, quitté le théâtre de ses plus grands succès, et parce que je trouve qu'on n'a pas rencontré, depuis, un artiste de sa valeur.) De tous ces noms, de tous ces artistes qui ont joui auprès du public d'une faveur exceptionnelle, qui ont exercé sur lui une véritable fascination, Elleviou est resté le plus célèbre, bien qu'il ait eu à lutter pendant longues années avec le souvenir de Clairval, son prédécesseur immédiat. Mais, si la critique cherchait toujours à effrayer le jeune comédien avec l'ombre de ce dernier, il faut dire que le public se soucia médiocrement de ce jeu puéril, et s'abandonna sans réserve au plaisir que le nouveau venu lui faisait éprouver.

Au physique : taille un peu au-dessus de la moyenne et bien prise, tournure distinguée, visage aimable et souriant, traits réguliers, physionomie ouverte et expressive, sourire fin, spirituel et parfois railleur. Au moral : un cœur excellent, serviable et généreux, facile à l'amitié, à une amitié cordiale, franche et dévouée ; une certaine brusquerie familière, ou, pour mieux dire, une sorte de franchise un peu rude dans la manière de

Elleviou était bienfaisant, bon et généreux : on en pourrait donner des preuves nombreuses ; ceci me semble inutile. Seulement, je revendiquerai pour lui l'honneur d'un fait original que tous les chroniqueurs en quête de *copie* ont mis depuis sur le compte de tous les chanteurs célèbres, Duprez, Tamburini et d'autres, et que, récemment encore, M. Charles Yriarte a réédité bonnement dans ses *Célébrités de la rue*, en prenant Lablache pour héros.

Il s'agit d'un chanteur, qui, passant le soir dans les Champs-Élysées, et voyant s'égosiller en pure perte un pauvre diable de musicien nomade et infirme, s'approche, se place à ses côtés, entame sans la moindre préparation un grand air d'opéra, puis, quand ses accents merveilleux ont attiré autour de lui une foule compacte, charmée d'assister à ce concert improvisé, intéresse cette foule à l'infortuné qu'il a voulu secourir, amasse, à l'aide d'une quête, une recette abondante à laquelle il ajoute sa quote-part, et s'enfuit après avoir remis entre les mains du malheureux cette récolte inattendue.

Or, le héros de cette aventure est Elleviou. Le fait est patent, et constaté non-seulement par les journaux contemporains, mais encore par une petite pièce de Vieillard, Lafortelle et Chazet, *le Concert aux Champs-Élysées*, jouée au théâtre Montansier en l'an X, et dans laquelle le grand chanteur était mis en scène. Rendons donc à César ce qui est à César, et à Elleviou ce trait de charité original qui n'appartient nullement à ses confrères¹.

1. Voici l'avis placé en tête de la pièce : *le Concert aux Champs-Élysées*, imprimée en l'an X : « Elleviou se promenait ces jours derniers aux Champs-Élysées, avec sa femme et Louis Pradère. Tout à coup ils s'arrêtent auprès d'un aveugle qui jouait, tant bien que mal, d'un mauvais instrument, et qui n'obtenait rien de la pitié publique ; aussitôt Pradère s'empare de l'instrument, la foule se rassemble, Elleviou chante. Sa femme quête. Ils sont bientôt reconnus ; mais la quête a produit 36 F qu'ils remettent à l'indigent et se dérobent ensuite aux applaudissements. Tel est le trait de bienfaisance représenté sur le théâtre Montansier. Les auteurs sont bien loin d'attribuer la réussite de ce petit ouvrage à son propre mérite ; ce joli tableau ne demandait qu'un cadre, et le sujet seul était un succès. » Afin que l'illusion fût plus complète sans doute, les auteurs avaient donné au personnage qui représentait Elleviou le nom de Blinval, attaché à la

Une dynastie de chanteurs La tribu des Gavaudan

LE NOM DE GAVAUDAN EST CÉLÈBRE dans les fastes de la musique dramatique, et il est resté fameux, non-seulement pour nos vieux amateurs, mais pour tous ceux qui sont quelque peu au courant des faits relatifs à l'histoire de nos théâtres-lyriques. Porté par un grand nombre d'artistes, dont quelques-uns l'ont fait connaître honorablement, dont plusieurs lui ont donné presque de la gloire, il a été produit longtemps par eux avec succès devant un public qui, personne ne l'ignore, était plus difficile à satisfaire que celui d'aujourd'hui. Pendant une longue suite d'années, nos théâtres les plus importants, l'Opéra, Favart, Feydeau, Montansier, ont inscrit sur leurs affiches ce nom, qui brilla surtout d'un éclat particulier à l'Opéra-Comique, dans les premières années de ce siècle, et qui s'était déjà révélé avec bonheur plus de six cents ans auparavant ; car un des troubadours les plus remarquables du moyen âge, Gavaudan le Vieux, avait donné les preuves d'un vrai talent, et l'on assure qu'il était l'ancêtre des artistes dont je veux parler ici¹.

1. On comprendra que je ne veuille point me porter garant de l'exactitude de cette assertion. Après l'avoir mentionnée, je me bornerai, en ce qui concerne Gavaudan le Vieux, à reproduire la courte notice suivante, publiée par M. L. Dessales dans la *Biographie Didot* :

Gavaudan le Vieux, troubadour, vivait au douzième siècle. Il fut sans doute appelé *le vieux* par opposition au nom de *jeune*, donné à un homonyme,